

— On a l'habitude, capitaine, de mettre une sentinelle durant la nuit dans une petite chapelle qui est tout près d'ici, répondit un Taborite avec un accent respectueux.

Ce dialogue fut immédiatement suivi d'un bruit de pas, et Blanche comprit qu'on se dirigeait de son côté.

Elle se retira dans le coin le plus profond de la chapelle, et se couchant par terre, elle espéra échapper ainsi aux soldats ; dans le cas contraire, elle comptait sur la bague que Henri de Brabant lui avait donnée pour sortir des difficultés que sa situation pouvait lui créer.

A peine s'était-elle réfugiée dans l'endroit le plus obscur, qu'un rayon de lumière brilla sur le seuil de la chapelle, et qu'un soldat apparut tenant une torche à la main. Le Taborite promena ses regards tout autour de lui, et aperçut immédiatement notre héroïne.

— Ah ! quelle capture est-ce que nous avons faite là ? s'écria-t-il en s'avançant.

Au même moment le capitaine arriva suivi d'une douzaine de guerriers.

— J'habite ce pays, et je ne suis point une ennemie des Taborites, dit Blanche, en faisant un pas au-devant du soldat, et avec une dignité qui lui concilia sur le champ le respect des Taborites ; et en même temps, la bague qu'elle portait au doigt brilla comme un météore à la lueur de la torche.

— Ne questionnez pas cette jeune fille, et laissez-la aller en paix, s'écria le capitaine. Elle possède un talisman qui est au-dessus de tous les mots d'ordre du monde.

— Ciel ! est-il possible ! exclama soudainement l'un des soldats ; et se plantant droit devant notre héroïne, il l'examina avec la plus vive attention.

Blanche crut s'apercevoir que les traits de cet homme ne lui étaient pas complètement inconnus : il lui sembla qu'elle l'avait déjà vu, mais où et quand, voilà ce qu'elle ne pouvait se rappeler. Son incertitude, toutefois, ne fut pas de longue durée.

— Oui... par le ciel ! c'est bien cela ! s'écria le soldat, avec le plus grand étonnement. Je l'aurais reconnue, fût ce au bout du monde, en dépit de son déguisement. Oui, c'est bien le même, et cependant une femme ! Sur ma parole, la belle, je vous avais pris pour un page. Vous portiez admirablement cette armure, charmante mais perfide créature que vous êtes.

— Qu'est-ce que cela signifie ? qui est cette jeune femme ? demanda le capitaine, qui ne comprenait rien à la façon assez grossière dont le soldat regardait Blanche, et aux exclamations qu'il faisait entendre.

— Qui elle est ? répondit le Taborite. Si ce n'est pas elle qui m'a joué ce tour, dans le donjon du château de Prague, où j'étais chargé de garder les trois prisonniers d'État...

— Comment ! c'est une femme qui aurait délivré ces prisonniers ? dit le capitaine, en l'interrompant : c'est impossible ! Tu rêves, mon ami !

— Qu'elle nie si elle l'ose, s'écria le soldat. Je l'aurais reconnue entre mille.

— Le fait est qu'elle est de celles qu'on ne saurait oublier facilement, observa le capitaine. Puis s'apercevant que ce compliment rendait Blanche toute confuse, il ajouta : excusez-moi, ma jolie fille, si je vous ai offensée. N'eussiez-vous pas cette bague que je vois à votre doigt que vous n'en auriez pas moins droit à tous mes respects. Mais qu'avez-vous à répondre à l'accusation que mon camarade fait peser sur vous ?

— Je ne puis nier la vérité de ses allégations, répondit Blanche d'une voix tremblante. Mais si la vertu de cette bague n'est pas un mensonge, je vous supplie de me laisser partir.

— Cela n'est pas possible, jeune fille, malgré tout le désir que j'aurais de vous être agréable, dit l'officier, car je dois vous prévenir que des ordres de notre glorieux capitaine ont récemment modifié l'influence qui était primitivement attachée à cette bague ; et cela à la suite de l'usage qu'en fit le chevalier à qui elle avait été donnée et qui voulut s'en servir pour empêcher l'arrestation...

— De cette même demoiselle à l'armure d'acier, ajouta le soldat taborite, qui semblait devoir être pour Blanche un accusateur dangereux.

— Soit, dit Blanche, en se soumettant courageusement à sa destinée. Le chef des Taborites a l'esprit chevaleresque et le cœur généreux, je m'en remettrai à sa merci. Conduisez-moi, monsieur, je suis prête à vous suivre.

En parlant ainsi, avec cette dignité calme qui faisait bien comprendre qu'il était inutile d'avoir recours à la force, Blanche fit un pas en avant.

— Ha ! qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria le capitaine Taborite qui venait de heurter du pied contre le paquet que notre héroïne avait déposé sur le plancher, et qu'elle avait oublié de retirer au moment de l'arrivée des soldats. Un moment, continua l'officier : il faut que nous examinions ce qu'il y a là-dedans. Je suis fâché, mademoiselle d'en agir ainsi avec vous, ajouta-t-il, mais le devoir passe avant tout.

— Faites, monsieur, dit Blanche, avec calme et dignité. Je suis fort reconnaissante pour l'intérêt évident que vous me témoignez.

Le capitaine s'inclina et se mit en devoir d'ouvrir le paquet. Il y trouva un vêtement complet de femme assez grossier, et quelques provisions. Il n'y avait rien là qui fut de nature à exciter les soupçons des Taborites. En conséquence, ils refirent le paquet et le rendirent à Blanche.

— A présent, veuillez m'accompagner, jeune fille, dit le capitaine en faisant signe à ses hommes de ne pas le suivre de trop près.

En entrant dans le camp, ils traversèrent une multitude de tentes qui étaient alignées comme les rues d'une ville, et éclairées par des feux énormes auxquels les soldats faisaient leur cuisine. Le capitaine en passant rendait leur salut aux sentinelles ; et Blanche se tenait à côté de lui, le cœur agité par une foule de sentiments.

Enfin, ils arrivèrent au poste du chef des Taborites ; et en réponse à la demande que leur fit l'officier,